

Pascal Commère

## Quelle voix pour guide au gré des pentes ?

Cette impression, marchant, certains jours d'être  
de la famille d'un poème et sa lumière sans  
pouvoir franchir la cendre des mots vides  
cependant que le chemin monte (lichens  
vos beaux yeux peints) ainsi nous allons  
toute herbe derrière nous refermée et qui bruit  
par le travers des pentes (soleil  
bousier qui saigne — hameau noir  
dans le jour naissant) qu'est-c' qui nous  
émerveille plus que vous — fleurs plurielles

La main à pleine poignée quand le pied glisse  
se retenant — non pas la chute libre comme  
toujours dans le buisson de la voix le silence  
quelque chose un instant le retient, langue brûlée  
mais le cheminement (caillou plus tard sur la page  
à plat de mon carnet pour que ne s'envolent  
les mots lentement gagnés dans la montée)  
quand l'herbe jamais de nous ne retiendra  
dans le matin abrupt aux pages penchées qu'  
un nom (herbe vivace) et son écho qui meurt

Centaurée mon amie, par toi pourquoi soudain  
(vaches — ou rochers, échinés beiges là-bas  
posées, couchées, d'autres debout et leur cloche  
piquante dans le vent à notre rencontre qui  
tord sa bouche — chemin serpent des pentes)  
sur ma langue le mot *taureau*, le mâle parmi elles  
(les vaches) se levant, fauve fleur molle  
puis dure qui se rétracte comme le doigt  
inquiet, oublieux des étymologies, caresse  
à l'angle de l'air vif le duvet bleu des tiges

Sous divers angles, de multiples chemins venu  
là ou d'ailleurs et déjà repartant, poème  
pentu parmi les pentes jamais qui ne serait  
d'un seul ton d'une seule allure comme on grimpe  
(crémaillère en la poitrine lentement qui roule)  
puis c'est l'à-plat, on reprend souffle, et les yeux  
qui se ferment regardent — ainsi l'homme (figure,  
en dessous sa main grande) à l'ombre des lauses  
mâchant trop sèchement son pain (plus tard  
qui fait son foin, tout petit vu d'en haut)

Mais vers le haut dois-je ou le bas courir  
fulmine la fourmi — et nous lentement  
toute herbe désormais loin (passantes fleurs  
passantes jamais vieilles) entre les mots  
sur la terre où se perdre toujours et être  
(comme un papillon dans l'instant qui serait  
lui et son ombre en se posant — si proche  
et loin la nôtre à mesure qu'on va)  
Quel courage, fourmi, dans le matin faut-il  
pas pour regarder le poème en face

Ceci : sous la tente plus tard un bruit  
(pas ou grognement, quelque chose la nuit  
qui tire sur la corde) et chacun pour soi  
gardant cela sachant qu'il ne se partage  
pas le monde toujours de la nuit qui bouge  
même à même la terre où l'oreille scrute  
les choses de la terre, ni dans la nuit  
sur l'herbe mouillée autour quand au matin  
il n'y a rien jamais d'inquiétant, rien nulle  
part — *sardine* oubliée ou quoi d'autre avec  
les pierres d'un feu éteint la veille au soir

Ce qui était haut tout à l'heure (au soleil  
la saisissante odeur vachère) ne l'est  
plus, et la montagne dans le ciel de toutes  
ses coupures brille. Point bleu dans le jour  
bleu — un homme (image dans les fonds tremblante)  
Par cet autre chemin il vient — il chemine  
Comme nous, poème, dans tes dépendances  
invités partageant l'herbe et la cuisine

Poème jamais qui ne finirait comme  
crissent longtemps nos pas parmi les pierres  
(pieds en dessous de nous, les nôtres, en arrière  
comme à l'intérieur en une plus haute  
montagne, voyant — ne voyant plus, déjà)

Poème qui passe — passant poème qui s'éloigne

Setcases, juillet 1989